

L'ÉTÉ DES AMBITIEUX

The background of the entire cover is a photograph of a person climbing a dark, jagged rock formation. The person is in silhouette, wearing a backpack and using their hands and feet to ascend. The sky behind them is a vibrant orange and yellow, suggesting a sunset or sunrise. The clouds are soft and diffused, adding texture to the background. The overall mood is one of ambition and achievement.

Philippe
Laperrouse

Philippe Laperrouse

L'Été des ambitieux

© Philippe Laperrouse, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1155-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Mardi 21 juin 2016, 21 h 30

Aristide Sorbin éteint son téléviseur avec agacement. Pour qui se prennent-ils, ces écrivillons qui viennent vanter leur roman dans une émission littéraire à la noix ? S'ils se satisfaisaient de promouvoir leur bouquin, ce ne serait qu'un demi-mal artistique. Mais ces scribouillards, sous l'égide d'un animateur content de lui, en arrivent toujours à proférer des phrases définitives sur la vie, les hommes, les femmes, le temps qui passe et – quand tout va bien – sur la mort. Au lycée, Max Maillonet, le prof de français préféré d'Aristide, aurait descendu en flammes leurs lamentables dissertations.

Chaque semaine, les mêmes jouent la même comédie pour le plus grand profit de leurs éditeurs. Aristide se dit qu'un jour, il écrira le livre qui écrasera tous les autres. Bien sûr, il sera invité dans l'émission, où il pourra enfin montrer comment on parle de littérature avec talent et profondeur.

En attendant, il lui faut se préparer pour sortir. La bande des « 4i » a rendez-vous au Liberty, le bistrot de leur adolescence. Ce soir, il est décidé qu'ils traîneront sur les boulevards pour honorer de leur présence la fête de la musique.

Aristide s'examine dans le miroir du couloir. Pour un étudiant de 3^e année en fac de lettres, c'est un luxe de disposer du trois-pièces de ses parents en plein Paris. Aristide en convient, bien qu'il n'aime pas trop qu'on lui attribue le statut de privilégié. Pour un étudiant au bord de la rébellion intellectuelle, être bien logé est un handicap, presque une compromission avec le système.

C'est un grand garçon à l'allure dégingandée, légèrement voûté, qui cultive le style romantique. Ses cheveux noirs, il s'abstient de les peigner trop souvent, si bien que des mèches s'échappent dans son cou. Il ramène d'un revers de main celles qui lui barrent le front lorsqu'il s'agite en parlant. Il sait pouvoir compter sur son regard sombre pour séduire les femmes. Il se rase une fois par semaine, ce qui, conformément à la mode, lui donne un côté faussement négligé et terriblement viril. Enfin... c'est ce qu'il a déduit de l'observation de son entourage.

Avant de sortir, il vérifie son attitude. À vingt-deux ans, quand on a des ambitions artistiques, on ne se montre pas dans n'importe quelle apparence. Il a passé un complet de lin. Il apprécie la faculté du lin de se froisser facilement ; il estime que ce détail vestimentaire témoigne de son tempérament décontracté. Pour parfaire le tout, il porte une chemise blanche ouverte sur sa poitrine, comme les grands penseurs qui distillent leurs avis sur n'importe quel sujet dans les principaux hebdomadaires nationaux. À regret, il renonce à l'écharpe rouge qui ne s'impose vraiment pas au premier jour de l'été.

La bande des « 4i » s'est formée au lycée, en année de terminale. Cinq ans plus tard, elle survit, disons plutôt qu'elle vivote. Les quatre lascars ont eu le temps de se découvrir des ambitions très différentes les uns des autres. Aristide s'est posé la question d'abandonner les trois autres avec lesquels il ne peut pas tenir des discussions littéraires et philosophiques de haute volée. Il les aime bien, mais il les trouve « un peu justes » sur le plan culturel.

Et puis, plutôt que de les quitter, il s'est avisé d'en tirer un avantage.

Les « 4i » lui fournissent un auditoire facile d'accès, auprès duquel il peut briller à peu de frais et tester ses idées sans être contrarié. Il lui semble habile de ne pas se couper d'une population qu'on peut qualifier de « moyenne », en ce sens qu'elle dispose – à la fois – d'un niveau de vie matérielle décent et d'une inculture lamentable. C'est grâce à cette tranche de public insipide que les hebdomadaires de télé assurent leur fortune. Ces trois garçons lui restent donc sympathiques, surtout Armel Clin. Dans le groupe, Armel est le maillon fragile ; lui aussi – à sa manière – est un artiste. C'est celui qui est le plus en demande d'amour ou d'amitié.

Aristide, qui se donne volontiers des airs de protecteur ou de sage, a pris Armel sous sa coupe, comme l'aurait fait un frère aîné. Cela s'est fait sans qu'il l'ait vraiment voulu, mais le fait est là : Armel requiert souvent les conseils d'Aristide qui s'en trouve flatté, même s'il n'aime pas se l'avouer.

La bande des « 4i », c'est lui, Aristide, qui l'a suscitée et formée en réaction au conformisme des opinions et des attitudes qui prévalaient dans les rangs

d'élèves du lycée Saint-Marc. En classe de terminale, il a décrété qu'un tel niveau d'immobilisme intellectuel l'insupportait.

Le premier qu'il a recruté, c'est justement Armel, qui – très tôt – se voyait déjà sur les planches. Ses parents avaient jugé sa prétention à une carrière théâtrale de la plus haute fantaisie. Ils entendaient orienter leur enfant vers un métier médical. Pourtant, devant le peu d'appétence d'Armel pour les études scientifiques, son père et sa mère avaient fait un pas en arrière en acceptant un avenir d'avocat, mais certainement pas de saltimbanque. Constatant l'obstination du jeune homme, ils l'avaient traité d'*Irresponsable*, surnom qui lui avait collé à la peau.

Aristide convainquit sans difficulté Paul de faire partie de sa bande. Paul se sentait un destin de capitaine d'industrie ou de commerce. Dans sa tête, il était déjà assis dans un bureau vaste comme une place publique dont les baies ouvriraient sur les principaux immeubles du VI^e arrondissement. Là, il donnerait ses directives qui parcourraient le monde de la finance : de la Bourse de Paris jusqu'à celle de Singapour, en passant par Tokyo et New York. *Faire du fric*, c'était le seul mot d'ordre qu'il envisageait de lancer dans ses réseaux. Bien sûr, pour en arriver à ce stade, il était conscient qu'il lui fallait commencer petitement. Il était persuadé qu'il n'avait besoin que d'une minuscule mise de départ, ensuite il se chargerait de faire fructifier ce pécule. Les autres l'avaient surnommé *l'Impécunieux*, parce qu'il n'avait pas le moindre sou pour démarrer ses affaires. Paul avait la réponse au problème : en sortant du lycée, il fonderait une start-up. À l'époque du bac, il ignorait quel serait son objet, mais d'après lui, c'était un détail.

Le dernier lascar du groupe se prenait pour un grand aventurier. Il s'appelait Germain, mais préférait Yohann, ce qui faisait breton, donc sérieux pour sa future existence de baroudeur. Il envisageait de préférence une carrière de navigateur solitaire, mais un destin de globe-trotter terrestre lui convenait aussi. Il avait une idée très précise de la manière de gagner la Route du Rhum. Son occupation principale était de préparer le prochain voyage qu'il ne ferait pas.

L'entourage de Germain encourageait ses rêveries d'adolescent avec un sourire en coin. Personne ne croyait à sa vocation. Pourtant, à seize ans, il entreprit de détromper son monde. Un beau matin, il quitta le domicile familial, sac au dos, sans prévenir, avec peu d'argent en poche. Ses parents le retrouvèrent deux jours plus tard dans les locaux de la gendarmerie de Paimpol. Des

commerçants avaient émis des commentaires désobligeants lorsqu'ils avaient surpris Yohann dans leurs rayons, en train de voler de quoi survivre. Depuis, le jeune explorateur avait été surnommé « gentiment » *l'Incompétent*.

À l'aube de leurs 18 ans, les « 4i » avaient une obsession : réussir leur vie, chacun dans son domaine de prédilection. « Réussir sa vie » était une formule dont le sens était laissé à l'interprétation de chacun, mais leurs conceptions d'une existence accomplie avaient un point commun : accumuler de l'argent et de la renommée. Tous les jours, ces gamins avaient sous les yeux l'image de jeunes gens sans talent qui s'enrichissaient en se donnant pour seule peine celle de paraître devant des caméras de télévision. Les « 4i » s'estimaient capables d'accéder à un niveau de célébrité et de fortune au moins égal à ces « pantins ».

Le premier qui faillit réussir cet exploit fut Armel. À un moment donné, il s'estima doué pour une carrière d'imitateur. Les quatre amis mirent donc au point une prestation au cours de laquelle il allait singer Malouis, le proviseur de l'établissement, déclarant sa flamme (supposée) à mademoiselle Perlin, la dragonne, responsable du centre de documentation. La bande passa plusieurs semaines à communiquer sur ce projet au sein du lycée en faisant jurer le secret aux potentiels spectateurs. Malheureusement, le susdit Malouis fit une irruption imprévue en plein milieu du numéro. Armel recueillit les ovations du public et quatre heures de colle. Par solidarité, les trois autres réclamèrent de subir le même châtiment, que le fonctionnaire se fit un plaisir de leur accorder.

Le 5 juin de cette année-là, un syndicat décida d'une grève dure des correcteurs du bac. Pas de corrigé, pas de bac ! L'Éducation nationale fit ce qu'elle sait faire dans un cas pareil : elle céda à toutes les revendications des profs. Et comme la négociation traîna jusqu'au mois de juillet, les élèves furent convoqués pour un vague examen oral. C'est ainsi que les « 4i » devinrent quatre bacheliers proches de l'ignorance totale des programmes scolaires de terminale, mais très fiers néanmoins de leurs lauriers.

Comme ses trois coéquipiers, Aristide avait eu, après cette « épreuve », envie de choisir une voie ouvrant sur un métier passionnant. Ils rêvaient tous d'une activité professionnelle dans laquelle ils n'auraient « aucun chef sur le dos », mais la liste qu'ils avaient établie se révéla trop courte : marin spécialisé dans la course en solitaire, vendeur de muguet à la sauvette, spectateur sur les plateaux des émissions de télé. Pour bâtir un avenir rutilant, c'était peu.

Dès lors, leurs ambitions se réduisirent rapidement à une priorité unique : être ensemble, dans la même filière universitaire. L'enseignement « Histoire de l'Art », peu fréquenté, fit l'affaire. Évidemment, ils ne participèrent à aucun travail homologué. Leur connaissance de la fac se limita à celle du bureau des inscriptions. *L'Incompétent* estima spirituel de faire adhérer ses amis à l'unique association digne de leurs intentions burlesques : celle des « Étudiants branleurs ». Ils ne trouvèrent pas mieux pour exprimer leur amertume d'adolescents mal finis.

En fin de première année, les « *4i* » empruntèrent des chemins différents sans se perdre de vue pour autant. Germain préparait le voyage en Inde dont il rêvait, Paul courait les banques pour trouver l'argent qui lui permettrait de lancer sa start-up, et Armel frappait aux portes pour obtenir des petits cachets d'animateur de supermarché ou des contrats de doublure dans des dessins animés.

Aristide fut le seul à poursuivre des études supérieures en se réorientant vers une filière littéraire. Il faut dire que l'idée d'écrire le manuscrit du siècle l'obsédait.

Lorsque les « *4i* » tiennent une réunion au Liberty, Aristide se débrouille pour arriver le dernier. C'est ainsi qu'il aime asseoir son autorité intellectuelle sur ses copains. Il lui plaît que ses interlocuteurs s'inquiètent de son absence éventuelle. Mais ce 21 juin au soir, c'est Armel qui est en retard.

Lorsqu'il apparaît enfin, il annonce, comme s'il s'agit d'une excuse, qu'il vient de s'acheter une superbe moto. « *Rouge !* » annonce-t-il fièrement, comme si la couleur de l'engin pouvait ajouter du cachet à l'objet de son achat. Un peu surpris de cette entrée, les autres le félicitent, même s'ils ne voient pas le rapport de cette acquisition avec son retard.

La nuit de la musique peut commencer ; elle sera belle pour tout le monde.

Mardi 21 juin 2016, 22 heures

Pendant qu'Aristide Sorbin se prépare à sortir de chez lui, un peu partout dans la capitale, d'autres Parisiens s'apprêtent à en faire de même.

Le député Victor Lianès vient de prendre une douche après avoir abondamment transpiré sous la conduite de Julien, son coach personnel. À 61 ans, il met un point d'honneur à cultiver une forme physique acceptable, d'abord parce qu'il se sent mieux après l'effort, ensuite parce qu'il veut ne pas décevoir sa maîtresse Juliette, de vingt ans sa cadette. Ce soir, il est contrarié. Il ne l'emmènera pas vagabonder dans les rues pour célébrer la Fête de la musique comme prévu, puisque sa femme Micheline a débarqué du Sud dans la matinée. Victor a promis à Juliette de rattraper son manquement à l'occasion des manifestations du 14 Juillet.

Victor Lianès s'est fait élire député de la 2^e circonscription du Cantal lors d'une législative partielle. Personne ne sait s'il a une vraie connaissance du pays dont il assure la représentation, mais l'essentiel n'est pas là. C'est un homme très riche, propriétaire de quatre cabinets vétérinaires réputés dans la capitale. Ses salles d'attente ne désemplissent pas. Pour soigner *minet* ou *toutou*, les bobos parisiens ne regardent pas à la dépense. Victor dispose aussi de quelques affaires fiscalement dissimulées à l'étranger, ce qu'il nie avec la plus grande énergie.

Sa qualité de vétérinaire rassure les paysans du terroir cantalou. Une fois par mois, il passe une journée dans le département, il serre quelques mains sur un marché, distribue une ou deux subventions bien ciblées, puis reprend le train du soir pour la capitale. Il n'ose tout de même pas proposer la création d'une ligne aérienne entre Aurillac et Orly.

Politiquement, il est rattaché à un parti du centre. Il professe souvent que l'opposition droite-gauche est dépassée et que l'on doit prendre les bonnes idées là où elles se trouvent. Il n'est pas sûr de ce qu'il avance, mais peu importe, ses discours sont toujours lénifiants. Ils lui donnent l'air d'un sage, soucieux de l'unité nationale. Il s'est spécialisé dans la protection des animaux. C'est d'autant plus facile que tous ses collègues sont d'accord : les animaux sont des

êtres dotés de sensibilité. La question suscite peu de débats ; les parlementaires préfèrent s'écharper sur des problèmes budgétaires ou de santé publique qui sont beaucoup plus gratifiants sur le plan électoral. Son domaine d'action ne lui occasionne pas beaucoup de travail, sauf lorsqu'une association débusque un scandale de maltraitance dans un abattoir. Il lui suffit alors de poser une question indignée au ministre de l'Agriculture, qui s'indigne aussi et qui répond que ses services font une enquête. Au pire, il ferme l'établissement.

La circonscription de Victor est à l'abri de tous les extrémismes. A priori, l'année prochaine, sa réélection devrait être une formalité. Son activité politique ne dérange personne. Il n'a pas de grands projets pour l'avenir du pays. Il laisse ce genre de réflexions aux penseurs dont il exècre la prétention. Lorsqu'il s'agit de faire un discours, il a développé un art consommé de la langue de bois. Certains persifleurs ajoutent : de la langue de bois précieux. Il a fait réaliser un dictionnaire de citations d'hommes célèbres pour faire croire qu'il a des références culturelles.

Son goût pour l'inaction le prédestine au plus prestigieux des avènements : Victor Lianès rêve de décrocher un portefeuille au sein du gouvernement. En privé, il ne se prive pas de dézinguer les politiciens en place, ce qui a le don d'exciter les journalistes. En plus, il ne veut pas se contenter d'un strapontin comme un secrétariat d'État chargé de la culture du bégonia ! Il se sent plutôt au ministère des Finances : celui qui tient les cordons de la bourse, c'est le vrai chef, pense-t-il ! À défaut, il accepterait le ministère de la Culture : il estime que le poste est idéal pour se faire valoir et pour envisager de franchir une marche encore plus haute. Il serait invité au Festival de Cannes et partout où les journalistes se pressent. Être vu, c'est le premier des commandements d'un bon carriériste politique.

En un mot, Victor est certain d'arriver au pouvoir. Il suffit de ne pas faire de vagues et d'adopter les idées qui dominent son temps, quitte à en changer lorsque les médias ou les philosophes à la mode le décident. Il craint surtout qu'un journaliste trop curieux mette son nez dans ses affaires. Il a positionné des hommes de paille, des sociétés-écrans qui sont supposées assurer sa tranquillité financière et fiscale. Ses immeubles sont au nom de sa femme ou de ses enfants. En dispersant sa fortune, il estime avoir pris le maximum de précautions.

La plupart du temps, Micheline, l'épouse de Victor, habite dans une villa de quinze pièces dans le Var. Victor l'a fait construire sur l'Estérel, avec vue sur un